

Grain de riz

Novembre 2022 n°63

Sommaire

- p.2: La résilience
p.3: Kim Phuc.
p. 4,5,6 : Indochine
Colonie d'exploitation
Les prémices de la guerre
P. 7: Les guerres d'Indochine
et du Vietnam
p.8: Le mémorial des guerres
d'Indochine
p. 9: Nouvelle histoire de
l'Indochine française
p. 10 : En finir avec les colonies
P. 11: Des films à voir ou revoir
p.12,13,14: Le Continental, Saigon
hôtel mythique
p. 15: Quand on parlait corse à
Saigon
p. 16, 17 : Des auteurs de BD
p. 18: Alix Aymé: la rencontre de
l'Orient
p. 19 : Des livres et des souvenirs
P. 20 : Black Indians

Les Enfants de la Guerre

A voir ou revoir la vidéo de Maurice Loaique



Nul ne guérit de son
enfance
Le vent violent de l'histoire
Allait disperser à vau-l'eau
Notre jeunesse dérisoire
Changer nos rires en
sanglots
Amour orange amour amer
L'image d'un père évanouie
Qui disparut avec la guerre
Renaît d'une force inouïe

Nul ne guérit de son
enfance
Celui qui vient à disparaître
Pourquoi l'a-t-on quitté des
yeux
On fait un signe à la fenêtre
Sans savoir que c'est un
adieu
Chacun de nous a son
histoire.

Jean Ferrat.



Lutter contre le vieillissement c'est, dans la
mesure du possible,
Ne renoncer à rien.
Ni au travail, ni aux voyages,
Ni aux spectacles, ni aux livres,
Ni à la gourmandise, ni à l'amour, ni au rêve.
Rêver, c'est se souvenir tant qu'à faire, des
heures exquises.
C'est penser aux jolis rendez-vous qui nous
attendent.
C'est laisser son esprit vagabonder entre le
désir et l'utopie.

Bernard Pivot



« C'est peut-être remplis d'envie et de sympathie que nous écoutons les œuvres de Mozart. Elles représentent une pause bienvenue dans le tumulte de notre vie intérieure, un autre temps, d'un temps passé, qui nous est étranger. Combat des tonalités, équilibre perdu, principes caducs, roulement de tambours inattendus, grandes interrogations, aspiration apparemment vaine, passion semble-t-il déchirée et nostalgie, chaînes et liens brisés, qui font un seul de plusieurs, contraires et contradictions - voilà ce qu'est notre harmonie. »

Alexandre Thomas

La dernière vidéo de Maurice sur « les enfants de la guerre » m'a conduit à réfléchir sur la façon dont ces enfants - tous les enfants de toutes les guerres - ont surmonté leurs traumatismes. **Boris Cyrulnik** a introduit le concept de résilience – cette capacité à s'adapter et à surmonter ces « merveilleux malheurs » dont **Kim Phuc**, « la fille de la photo » survivante du napalm, est devenue l'icône.

Mais derrière le mot, quelle est la réalité ? Quelle force a pu provoquer chez ces enfants cette formidable volonté de vivre ? Quels ont été les points d'appui qui les ont aidés à résister, à se reconstruire ?

Ma réflexion a pris le parti de partir des besoins fondamentaux : besoin de sécurité, de liberté, d'inclusion et d'idéal. Mais d'autres approches sont possibles.



Le premier besoin : la sécurité

Après un trauma, il est humainement compréhensible que le besoin fondamental de sécurité se réveille : on rentre en soi, on prend du recul, on observe, on se laisse « flotter », on ne bouge plus et on laisse les choses s'apaiser pendant un temps plus ou moins long... Après le chaos de la guerre puis de la séparation, du déracinement et de la transplantation dans un pays inconnu, ce temps de repos n'est qu'un premier pas mais absolument nécessaire. A Semblançay, nous sommes ainsi restés une année, confinés, sans aucun contact extérieur, au sein du foyer. Cet état n'avait d'ailleurs pas manqué de générer des conflits, d'abord entre nous, en raison des brimades violentes des plus grands, et avec les surveillants qui fermaient les yeux ou qui les ignoraient. C'est ainsi que commença notre résistance : la dénonciation et la contestation des plus grands par des bagarres « négociées » entre plusieurs petits et le « brimeur »...

Le besoin de liberté :

Puis un autre besoin, tout aussi fondamental que le précédent se révèle : le besoin de liberté qui nous met en mouvement et qui constitue cette énergie de survie qui mettra tout en branle. Peu à peu, le besoin de liberté va se substituer à celui de sécurité : les signes seront par exemple une contestation de toute forme d'autorité, des « échappées » hors du foyer suscitant des plaintes des fermiers alentour protestant contre des disparitions de leurs poules ! C'est peut-être ainsi que « la révolte » de Semblançay a eu lieu, que le foyer de Rilly a dû être fermé après des plaintes (mais tout n'a pas été éclairci dans cette affaire...)

Ainsi, nous balançons sans cesse entre ces deux besoins : besoin de sécurité (ou de conservation) et besoin de liberté (ou de mouvement) jusqu'au moment où les circonstances de la vie nous conduisent à trouver une certaine stabilité mettant fin, provisoirement, à cette oscillation.

Besoin d'inclusion :

Parce que nous sommes des êtres sociaux - et les enfants de la guerre l'expriment certainement plus que d'autres - ce besoin d'inclusion traduit le besoin d'identification ou d'appartenance à un groupe, une communauté. Il traduit également le degré d'importance que nous attachons au regard des autres : ne sommes-nous pas, tous, des miroirs ?

Besoin d'idéalisation :

A côté de ce besoin d'inclusion, un autre besoin se révèle aussi : celui qui nous pousse à nous identifier à des idées ou des valeurs auxquelles nous pouvons nous identifier, souvent par un engagement, qu'il soit politique, syndical, humanitaire ou religieux résultant de notre éducation, de nos aspirations, de notre parcours de vie, en un mot notre idéal - et les enfants de la guerre sont les premiers à aspirer vers ce besoin d'idéal : il est probable qu'on idéalise aussi pour oublier et rendre le présent plus supportable...

Besoin d'inclusion, besoin d'idéalisation, ces enfants ont aussi gardé par devers eux, au plus profond de leurs êtres, enfoui, un jardin secret, conscient ou inconscient, sous forme d'une certaine pudeur.

Les liens maintenus par l'association des foéfiens répond assurément à toutes ces dimensions et « le grain de riz » en constitue un lien important. Il est indispensable que Jacqui Maurice assure ce lien.

Exigence de cohérence :

Mais au-delà de tous les besoins relevés ci-dessus, un impératif va consolider la résilience de tous ceux qui ont vécu des traumatismes, comme un ciment : ce sera l'impératif de cohérence qui va générer ce sentiment de confiance qui rendra tout possible. Cohérence entre ce qu'on pense, ce qu'on dit et ce qu'on fait, cohérence donc entre pensée, parole et action.

Kim Phuc: la photo qui la hante



Kim Phuc fut longtemps « la petite fille au napalm », ce cliché emblématique de la guerre. Au-delà des souffrances physiques, elle dut supporter d'être sans cesse réduite à ce statut de victime. Avant de gagner le Canada et de trouver une forme de bonheur.

Comme elle l'a détestée, cette photo ! Et comme elle en a voulu au photographe de l'avoir saisie, le 8 juin 1972, dans ce moment de souffrance et de vulnérabilité absolues, cet instant où, petite fille de 9 ans prise dans la guerre du Vietnam, elle fuit un bombardement de napalm, nue puisque ses vêtements ont été réduits en cendres, le dos, les jambes, les bras ravagés par un feu à 3 000 °C ! Comment était-ce possible, se disait-elle, que des journaux du monde entier aient osé publier l'image d'une enfant hurlant de douleur et d'effroi, risquant de mourir brûlée vive ? Et pourquoi, parmi des milliers de clichés illustrant la guerre, les livres d'histoire avaient-ils retenu cette photo-là, qui la figeait pour toujours en victime ? Longtemps, très longtemps, Kim Phuc a éprouvé de la colère, de l'amertume, et même, « oui, tu peux l'écrire, du désespoir ».

« J'ai voulu mourir à cause de cette photo », nous confie-t-elle, cinquante ans après ce bombardement, assise devant le cliché iconique exposé à Milan, dans le cadre d'une exposition consacrée à son auteur, le photographe Nick Ut, qui n'avait que 21 ans en 1972. « Je ne supportais plus d'être "la petite fille au napalm". Elle me volait ma vie, elle m'enfermait dans le drame, je n'étais plus que cela : "la victime idéale", instrumentalisée par le gouvernement communiste de Hanoï pour servir sa propagande. Cette photo fut longtemps ma prison... »

C'est en rentrant dans son village de Trang Bang, après quatorze mois d'hospitalisation à Saïgon, seize greffes de peau et des soins qui l'avaient fait souvent s'évanouir de douleur, que Kim Phuc l'a vue pour la première fois. Le photographe, qui avait été récompensé d'un

prix Pulitzer, en avait offert un tirage à son père, et la petite l'examina d'abord avec embarras, puis avec horreur. Ensuite, elle l'oublia. Elle avait bien d'autres problèmes.

Elle souffrait le martyre

Sa famille, autrefois prospère, avait tout perdu au cours de la guerre. Ses parents déployaient mille astuces pour faire vivre leurs huit enfants, mais n'avaient guère d'argent pour acheter des antidouleurs ou les crèmes qui auraient pu soulager la petite fille. Et Kim souffrait le martyre. Elle bougeait avec difficulté ; ses mains, déformées, avaient du mal à saisir un objet, ses douleurs étaient lancinantes. Le seul moyen de trouver un répit était de marteler sa chair pour stimuler la circulation sanguine, elle demandait à ses frères et sœurs de la frapper de leurs deux mains.

L'Indochine, une colonie d'exploitation

Si Diên Biên Phu sonne l'heure de la retraite pour la puissance coloniale française en Indochine, cette heure a sonné depuis plus d'une décennie pour les sociétés engagées dans la colonie. Une retraite en bon ordre dont ne pâtissent guère les investisseurs français, qui ont orienté leurs capitaux sous des cieux plus cléments. Elle ne gêne guère davantage l'économie française à laquelle l'Indochine fournit des produits ni rares ni à meilleur marché que les cours mondiaux. Les causes de la guerre, du côté français, sont avant tout politiques.

Il n'empêche : jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine - recouvrant les actuels Vietnam, Cambodge et Laos - fut, après l'Algérie, la colonie qui reçut le plus

d'investissements (évalués à un stock de 6,7 milliards de francs-or en 1940) et rapporta les plus importants profits. Mais, contrairement à l'Algérie, l'Indochine ne fut pas une terre d'ample peuplement colonial nécessitant d'importantes dépenses publiques en termes d'équipement, d'éducation, etc. : elle ne comptait que 42 000 Européens et assimilés en 1940, sur une population totale de près de 23 millions d'habitants. L'Indochine fut bel et bien avant tout une terre d'exploitation. Exploitation du sous-sol, spécialisation et grandes sociétés. La mise en valeur des ressources du sol et du sous-sol commença dès la fin de la conquête, en 1896. Elle fut conçue par Jules Ferry en 1883-1885 au moment de la conquête du Tonkin (nord

du Vietnam actuel) comme une source de matières premières et comme une tête de pont permettant à des entreprises françaises en mal de rentabilité de conquérir l'immense marché potentiel de Chine du Sud à la barbe des Anglais. L'Indochine se devait de produire pour le marché régional et pour la métropole sans pour autant coûter cher. Paul Doumer, gouverneur général de 1896 à 1902, organise une lourde fiscalité directe (foncière et par capitation), complétée par d'importantes taxes sur le commerce du sel, de l'opium et de l'alcool de riz, dont l'administration détient le monopole. Des taxes qui représentent jusqu'à 40 % du budget de la colonie dans l'entre-deux-guerres.

D'un même mouvement, l'Etat colonial légifère pour permettre l'exploitation du sol, des forêts et du sous-sol ; pour créer un marché du travail, réprimer les ruptures de contrats par les travailleurs, permettre de punir les récalcitrants par des retenues sur salaires et fermer les yeux sur les châtiments corporels.

De la fin du XIXe siècle aux années 30, le colonisateur spécialise l'Indochine dans quelques grandes productions, sans se soucier des besoins de la population : mines (zinc, étain, charbon) au nord de Hanoi ; riz, hévéa, thé, surtout au sud (Cochinchine). La production connaît une forte croissance, à la fois extensive et intensive. Les rizières du delta du Mékong passent de 250 000 hectares au moment de la colonisation à 2,3 millions, presque dix fois plus, au début de la Seconde Guerre mondiale. L'Indochine est le deuxième exportateur mondial de riz en 1933 (ce qui n'empêche pas une partie de la population d'être sous-alimentée).



Les prémices de la guerre d'Indochine



Les plantations d'hévéas, qui couvraient 200 hectares en 1908, en couvrent 120 000 en 1940 : le caoutchouc représente alors le quart de la valeur des exportations de la colonie.

De grandes sociétés prospèrent : l'incontournable banque d'Indochine, qui contrôle de fait l'économie de la colonie ; les Charbonnages du Tonkin, les Distilleries indochinoises, la Société des plantations des Terres Rouges (hévéas), sans oublier Michelin, qui investit à partir de 1925 dans le caoutchouc. Jusqu'en 1929, les exportateurs se tournent principalement vers le marché japonais (charbon), chinois (charbon et riz) et même américain (caoutchouc).

Mais avec la crise qui frappe durement l'économie indochinoise, la métropole prend le relais et assure un débouché aux entreprises indochinoises en même temps qu'elle aide les exportateurs métropolitains de cotonnades et de produits

alimentaires à consolider un marché limité mais captif.

Constatant la grande misère dans laquelle la population était laissée, le mécontentement des paysans appauvris par l'accaparement des meilleures terres par les grands propriétaires et les marchands, la surexploitation du prolétariat des plantations et des mines, Paul Bernard écrit en 1938 : " Ce travailleur doit être pris en

considération. C'est urgent parce qu'il souffre. La souffrance fait naître la révolte. Vue sous ce jour, la question de l'industrialisation de l'Indochine n'est pas seulement d'ordre économique ou social. C'est une question politique et de politique nationale. "

*Gérard Vindt
Alternatives économiques*



Mine à ciel ouvert de Hon Gay

Mutinerie de Yên Bái

La **mutinerie de Yên Bái** est un soulèvement général organisé par le Việt Nam Quốc Dân Đảng (VNQDDĐ, le Parti nationaliste vietnamien), qui se déroula le 10 février 1930, principalement à Yên Bái, capitale de la province du même nom. La force de soulèvement était composée d'étudiants, de civils et de soldats vietnamiens de l'armée coloniale française en garnison dans différentes provinces du Nord Việt Nam.

La mutinerie de Yên Bái constitue le trouble le plus sérieux dirigé contre la colonisation du Việt Nam depuis le mouvement monarchiste Cần Vương de la fin du xix^e siècle. Le but de la révolte était d'inspirer un soulèvement plus large parmi l'ensemble de la population, dans une tentative de renversement du régime colonial et de rétablissement de l'indépendance.



La guerre d'Indochine et du Vietnam



Pendant la Seconde Guerre mondiale, un accord intervient entre les autorités de Vichy - qui restent souveraines - et les Japonais, qui installent des bases militaires et s'approvisionnent en Indochine. Mais en 1945, craignant un retournement français, les Japonais éliminent l'administration de l'amiral Decoux et soutiennent la proclamation d'indépendance de l'empereur Bao Dai, sur fond d'insurrection du Viêt-minh dans les campagnes et de famine due à une mauvaise récolte dans le nord du pays. Le 2 septembre 1945, les nationalistes du Viêt-minh, dirigés par le communiste Hô Chi Minh, proclament la République démocratique du Vietnam, Bao Dai étant "conseiller suprême".



La politique française se trouve à la croisée des chemins. Reconquête ou conciliation ? Après le départ de De Gaulle du gouvernement, le 20 janvier 1946, une tentative de solution pacifique est signée le 6 mars à Hanoï. Elle avorte à l'été 1946. Mais, le 14 septembre, à la conférence de Fontainebleau, Hô Chi Minh accepte un accord de *modus vivendi*. Une clause annexe prévoit, dans un délai de cinq ans, l'abandon du Vietnam par les troupes françaises. L'amiral Thierry d'Argenlieu, haut commissaire de France en Indochine, et son entourage militaire ne l'acceptent pas. En violation de l'accord, ils font bombarder Haiphong, le 23 novembre : des milliers de victimes. La guerre d'Indochine commence sur cette provocation française.

D'abords les français

Dans un premier temps, les maquis sont militairement et politiquement isolés. Courant 1949, la situation bascule : en Chine, les communistes de Mao prennent le pouvoir ; en Occident, les Etats-Unis soutiennent désormais Paris. Cet intérêt est évidemment ravivé par la guerre qui éclate en 1950 entre une Corée du Nord soutenue par la Chine et l'URSS et une Corée du Sud appuyée par les Etats-Unis. La guerre froide a dès lors deux fronts chauds en Asie. Sur le terrain, l'armée française connaît ses premiers grands revers. A la fin de 1953, Navarre, le nouveau commandant en chef, clame sa volonté de « casser du Viet » dans le nord-ouest du pays, à Diên Biên Phu. Mais ce calcul se révèle catastrophique. Le 7 mai 1954, les derniers soldats français tombent ou sont faits prisonniers. La guerre est perdue.



Une conférence internationale est alors convoquée à Genève. La délégation française y est conduite par Pierre Mendès-France. Les travaux aboutissent, le 20 juillet, à la signature d'un accord instaurant une coupure provisoire et technique du Vietnam, de part et d'autre du 17e parallèle. Au nord, un pays communiste, dirigé par Hô Chi Minh. Au sud, un régime nationaliste et d'économie de marché. Mais aucune des grandes puissances n'est décidée à respecter les clauses de Genève.

Ensuite les Américains

A Washington, un nouveau président, John Fitzgerald Kennedy, voit dans le Vietnam l'un des enjeux majeurs de la guerre froide. Sous sa présidence, le flux d'hommes et de matériel s'accroît. Son successeur, Lyndon Johnson, aggrave cette politique et décide de bombarder le Nord en février 1965. C'est l'escalade.





De 1965 à 1975, tout le « complexe militaro-industriel » est mobilisé. Trois millions de soldats fouleront le théâtre des opérations. Y sont larguées deux fois plus de bombes que durant la Seconde Guerre mondiale. Napalm, défoliants et autres produits chimiques sont utilisés. Le conflit s'étend au Laos, puis au Cambodge. Là, le roi déchu, Norodom Sihanouk, s'allie avec les maquisards khmers rouges, jusqu'alors peu influents. Pourtant, la carte de guerre américaine se dégrade avec,

en 1968, l'offensive du Têt, menée par le Front national pour la libération du Vietnam du Sud et l'Armée populaire vietnamienne du Nord. La première cause de l'affaiblissement américain réside dans la capacité de résistance des populations locales. A quoi s'ajoute l'aide du monde communiste, importante malgré le différend sino-soviétique. Aux Etats-Unis mêmes, l'opposition commence à croître. Enfin, au-delà des pays concernés, les populations, informées par des télévisions qui couvrent leur

première grande guerre, se mobilisent avec ampleur.

Une conférence internationale, réunie à Paris en janvier 1973, aboutit à une solution provisoire. Les Etats-Unis se désengagent formellement, mais continuent de porter à bout de bras les régimes amis («vietnamisation»). De leur côté, les communistes préparent une offensive qu'ils veulent finale. Elle débute en 1975. A la surprise même des dirigeants de Hanoï, l'armée du Sud n'offre pas – ou plus – une grande résistance. En quelques semaines, le régime s'effondre. Le 30 avril 1975, les révolutionnaires sont maîtres de l'ensemble du pays.

Les Khmers rouges passent aussi à l'offensive au Cambodge. Hélas, les pratiques de ces nouveaux maîtres aboutiront à l'un des plus grands drames du siècle. La Chine ne voit cependant pas d'un bon œil l'émergence de ce Vietnam unifié et soutient l'agressivité du régime khmer rouge. Une guerre entre les trois puissances communistes éclate en 1979. La modernisation du Vietnam attendra encore une décennie...

Les guerres française et américaine en Indochine laissent des plaies béantes, des pays ravagés, des populations traumatisées. Les peuples indochinois auront payé cher leur volonté farouche d'indépendance.

Alain Ruscio

Pour aller plus loin..



Les guerres d'Indochine et du Vietnam ne sont en fait qu'une seule et longue guerre ayant duré de 1940 à 1975. Les deux conflits sont souvent traités séparément par les historiens. Pour la plupart des Américains, la guerre du Vietnam ne commence qu'en 1965, déclenchée par l'incident du golfe du Tonkin. De leur côté les lecteurs français connaissent mal les prémises et le déroulement de la guerre américaine qui a suivi la guerre d'Indochine.

Ce livre relève le défi de refondre la reconstitution et l'interprétation des deux conflits en un seul, à partir de la masse de documents publiés depuis le début de la guerre. Les auteurs brosent un récit succinct sans omettre les détails les plus importants et en s'appuyant sur des recherches et des archives jusque-là inaccessibles. Depuis l'ouverture de

nouvelles archives, surtout celles du Nord Vietnam, il n'est plus possible de se contenter d'une reconstruction à partir d'un point de vue exclusivement français ou américain pour parler de l'Indochine et du Vietnam en guerre.

Ces sources nouvelles enrichissent notre compréhension du conflit et de ses conséquences à long terme. Les auteurs ont choisi de se concentrer sur les enjeux et les personnalités, en incluant les meilleures études disponibles. Voici donc la première histoire "à 360°" prenant en compte le point de vue de tous les acteurs. Dennis Wainstock est professeur d'histoire à la Fairmont State University.

Il est notamment le biographe de Malcolm X. Robert Miller (décédé fin 2016) était éditeur et historien. Il a notamment publié une encyclopédie de l'espionnage pendant la guerre froide.

Le mémorial des guerres d'Indochine, Fréjus

J'ai vu le nom de mon père gravé sur le mur du souvenir

J'ai retrouvé mon origine biologique française en octobre 2021.

L'opportunité d'être invitée à un mariage à Hyères en juin 2022 a été l'occasion pour moi de poursuivre ma route jusqu'à Fréjus, revoir le mémorial des guerres en Indochine.

« Revoir » car ma curiosité m'avait déjà amenée à visiter cet émouvant mémorial.

INDOCHINE ! Car c'est aussi de ce pays d'où je viens.

La référence donnée par le ministère de La Défense sur la fiche d'identité de mon père, Charles Urbain Blanchard, m'a permis de consulter le registre et de retrouver le nom de mon père sur ce long mur de 80 mètres, où sont inscrit les noms des militaires morts pour la France.

35000 noms dont le corps est perdu en Indochine.

Le site où est construit le mémorial est magnifique et toute ma vie une partie de mon cœur est en Indochine.

Le nom de mon père sur ce mur a été pour moi l'aboutissement d'une recherche.

J'ai été heureuse et apaisée de le retrouver et mieux comprendre notre histoire.

Germaine Schuller



Charles Blanchard
tué par les Japonais
le 10 mars 1945



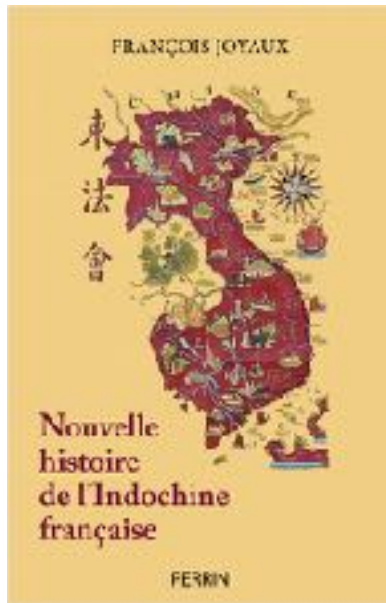
Le mémorial est implanté sur un terrain de 23403m² et a été réalisé par l'architecte Bernard Desmoulin, qui est l'auteur de la restauration partiel du Musée des arts décoratifs de Paris et de l'aménagement intérieur du grand commun du château de Versailles.

Il s'inscrit dans une circulation périphérique de 110 m de diamètre, le cercle symbolisant à la fois le périple et l'enceinte militaire héritière du cercle spirituel des tribus. « C'est une sorte de métaphore de la boucle interrompue par la mort... ».

Les rangs d'alvéoles ont reçu les ossements de 17250 militaires identifiés. Dans la crypte, les restes mortels de 3152 victimes inconnues reposent dans un ossuaire.

Le total des corps est de 23945 et 34955 inscrits sur le mur du souvenir, il s'agit de soldats dont les corps ont été rendus à leur famille, de soldats portés disparus ou encore de corps restés sur place. Un lieu culturel avec les quatre principales religions représentées et une salle d'évocation historique

Une nouvelle histoire de l'Indochine



Le livre définitif sur l'histoire de l'Indochine française. Des dizaines de livres ont déjà été écrits sur l'histoire de l'Indochine française, alors pourquoi en proposer un de plus ? Tout simplement parce que celui-ci aborde le sujet sous un angle résolument novateur : il souligne de

quelle manière, du début de la colonisation de l'Indochine en 1858 à la décolonisation en 1954, cette partie de l'Extrême-Orient fut avant tout une zone de conflit entre la France et la Chine - que cette dernière ait été impériale, républicaine ou communiste. Certes, la conquête de la région indochinoise a d'abord concerné la France et les peuples autochtones : la Cochinchine, puis le Cambodge, le Tonkin, l'Annam et enfin le Laos ont été colonisés entre 1858 et 1893.

Mais pendant près d'un siècle, l'Indochine française a fait l'objet de nombreuses convoitises : la Chine donc, mais aussi l'Angleterre, la Thaïlande, puis l'URSS, le Japon et les États-Unis y projettent leurs ambitions économiques et politiques. Avec le brillant esprit de

synthèse que nous lui connaissons, François Joyaux analyse notamment combien l'intervention chinoise au Viet Minh a été déterminante lors de la défaite française à Dien Bien Phu en 1954 et les accords de Genève la sanction diplomatique de celle-ci. Mais cette approche axée sur les relations internationales n'exclut en rien l'étude des facteurs internes du conflit : l'auteur revient sur l'influence des Missions catholiques, de la Marine, des Républicains et, surtout, des francs-maçons dans le processus de colonisation, et sur le rôle de la montée des nationalismes dans la décolonisation.

Avec clarté et concision, l'auteur nous propose ici une synthèse globale sur près de cent ans de cette passion indochinoise.



La future impératrice Marie Nguyen Huu thi Lan devenue l'impératrice Nam Phuong, naît en 1913, près de Saïgon, au

Sud du Viêt Nam, dans l'ancienne Cochinchine française. En langue annamite, Nam Phuong signifie « Parfum du Sud ». Issue d'une famille riche, profondément catholique et très francophile, elle fait ses études à Paris. A vingt ans, on la marie au jeune empereur Bao Daï dont elle aura cinq enfants. Elle devient impératrice d'un Viêt Nam colonial, avec tout ce que cela comporte d'honneurs et d'épreuves : vie fastueuse à Hué, la capitale impériale, ou à Dalat, la ville moderne des hauts plateaux, mais aussi malheurs de la guerre, de

l'occupation japonaise, de la révolution communiste. En 1947, elle est contrainte de s'exiler sur la côte d'Azur pour sauver ses enfants et renonce ainsi à son engagement politique. Les mondanités ne sauraient lui faire oublier deux profondes blessures : un mari volage et un Viêt Nam en guerre. Découragée, elle se réfugie au fond d'un petit village d'Auvergne. Une vie tragique, reflet de la tragédie de l'Indochine. Celle, dont le nom évoquait un parfum, n'a laissé dans l'histoire qu'une effluence discrète. Tout le mérite de François Joyaux est d'en avoir retrouvé l'âme.

François Joyaux, né en 1938, est professeur émérite de civilisation de l'Asie de l'Est à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Il y a créé le diplôme de hautes études internationales. Il a enseigné également à l'université de Paris I, à l'École nationale d'administration et aux Instituts d'études politiques de Paris et Grenoble. Il est membre de la Société asiatique.



En finir avec les colonies

Une histoire de conspirateurs annamites à Paris ou la vérité sur l'Indochine



Phan Van Truong
(1878-1933)

" On dit que l'Annamite est renfermé et que son âme est impénétrable. Mais est-ce que la France, qui est le pays de la liberté des opinions, a jamais laissé les Annamites exposer librement leurs idées et leurs sentiments ? L'Annamite est fourbe et menteur, dit-on encore. Mais quand l'Annamite s'avise de dire la vérité, si elle est désagréable, on le bâillonne, on le persécute, on le brise

en mille morceaux. L'Annamite, dit-on aussi, est obséquieux rampant, vil. C'est possible. Mais quand il se permet d'être fier et de vouloir conserver sa dignité humaine, on crie à l'orgueil, à l'insolence, à la révolte, et on le persécute. Il faut dire que le métier d'Annamite est bien un vilain métier... "

L'Insomniaque éditeur

Phan van Truong s'installe à Paris en 1908 où il se lie d'amitié avec Phan châu Trinh. Ensemble ils animent la Fraternité, un groupe d'Indochinois exilés. Suite à son emprisonnement de septembre 1914 à juillet 1915, il rédige en 1919 des Revendications du peuple annamite, adressé à la Conférence de la Paix à Versailles.



C'est en tant que représentant de l'île Maurice devant la Cour internationale de justice de La Haye que **Philippe Sands** lutte activement pour la reconnaissance d'une injustice criante, celle qui frappe l'archipel des Chagos, la « dernière colonie » britannique dans l'océan Indien.

indépendante de Maurice. La raison secrète : offrir aux États-Unis une base militaire sur Diego Garcia, la plus grande île de l'archipel. Les Chagossiens qui y demeuraient depuis le XVIIIe siècle sont chassés brutalement de leur foyer et contraints à l'exil, au mépris des mesures internationales d'après-guerre en matière de décolonisation. Parmi eux, Liseby Élysé, une jeune mariée, enceinte de son premier enfant.

Depuis cinquante ans, Liseby Élysé n'a eu de cesse de se battre pour pouvoir retourner sur son île natale. C'est ce combat que Philippe Sands retrace, en mettant en lumière les horreurs persistantes de l'impérialisme britannique, les crimes racistes dont Mme Élysé et ses compatriotes chagossiens ont été les victimes, et le long cheminement du droit international moderne pour que soit reconnu et jugé ce crime contre l'humanité.

Pour en finir avec l'outre mer



Utiliser sans précautions les termes « outre-mer », « métropole », « ultrapériphérie », c'est maintenir actif un paradigme colonial ; c'est proclamer la négation du magnifique précipité de cultures, de langues, de phénotypes, de rencontres historiques, d'héroïsmes, de résistances et de courages que représentent ces pays ; c'est cautionner l'idée d'un centre solaire régissant dans son orbite

ombreuse une grappe de populations mineures ; c'est balayer, dans le même esprit, l'extraordinaire variété de situations dans divers océans, au sein de riches et bigarrées « géographies cordiales » ... En Martinique, après la loi de départementalisation de 1946 (en fait, loi « d'assimilation », laquelle fit déchanter Césaire), la pensée politique s'est desséchée sur ces trois pierres d'achoppement que sont devenus les termes : assimilation, autonomie, indépendance. Cette postcolonie a été formatée pendant des siècles, dans son fonctionnement, ses productions et son économie, pour le besoin de sa « métropole ». Ses équipements, et surtout son imaginaire conceptuel ont été immobilisés par l'assistantat, la

dépendance, le « fraternalisme » infantilisant. La peur de l'indépendance, la terreur du largage en furent les corollaires, entraînant le discrédit de l'idée même d'autonomie. Pour le plus grand nombre, les mots « autonomie » et « indépendance » demeurèrent des incantations vides ou des postures de nègres marrons. Ne subsista qu'une assimilation, impensée elle aussi, triomphante et stérile, maintenant un statu quo d'héritages coloniaux, et rejetant toute singularité, ou pire, réduisant les puissantes différences à de pauvres « spécificités ». Ce fut le meilleur moyen de laisser peser assistantat et dépendance, et de nous priver des floraisons de l'imagination et de l'initiative ...

Patrick Chamoiseau

Films à voir ou revoir



Les soldats africains de la guerre d'Indochine et les enfants africasiens.

Entre 1946 et 1954 plus de 60 000 soldats d'Afrique noire furent engagés en Extrême-Orient contre le Viet Minh. Dans une guerre qui n'était pas la leur, les tirailleurs africains, déjà distingués pendant la première et la deuxième guerre mondiale découvrent une Indochine avec des réalités sociales et un quotidien très proche de leur pays d'origine. Les officiers français s'étonnent des contacts qui se nouent entre ces deux groupes de "colonisés" que les circonstances ont rendu adversaires. Des liens se créent et nombre de soldats africains prennent comme épouses des femmes vietnamiennes. De ces unions naissent de nombreux enfants Métis.

En 1954, fin de la guerre, l'armée coloniale ordonne le rapatriement en Afrique de tous les enfants noirs, officiellement pour les protéger des Vietminh qui sont désormais les nouveaux maîtres du Vietnam. Si certains enfants sont rentrés avec père et mère, d'autres ont simplement été enlevés par leurs pères laissant les mères derrière. Ceux qui n'avaient ni père ni mère et abandonnés dans les orphelinats de Saigon, étaient mis aux enchères pour des adoptions de masse destinées aux officiers africains, à l'instar de Christophe et de six autres enfants adoptés par le capitaine dahoméen SOGLO.



Sous tes doigts, ce court métrage d'animation de Marie-Christine Courtès évoque l'époque coloniale en

Indochine et les traumatismes que se sont transmis trois générations de femmes. En noir et blanc pour le présent,

couleurs pour le passé, afin de transformer les douleurs d'autrefois en richesses. La réalisatrice Marie-Christine Courtès, qui signe avec ce film son premier court métrage de fiction et d'animation, savoure « *le plaisir de voir combien cette histoire touche un public étranger* ».

Sous tes doigts balaye pourtant, en douze minutes, plusieurs époques et plusieurs lieux très ancrés dans l'histoire française. Sur soixante ans, le destin de trois femmes d'une même famille s'entremêle entre le Vietnam du temps de

Specter of ancestors becoming



Né au Vietnam en 1976, l'artiste est arrivé aux États-Unis peu après sa naissance, avec des

centaines de milliers de boat people. De retour dans son pays natal après ses études, Tuan Andrew Nguyen travaille sur les dynamiques de solidarité au sein des

communautés du Sud. Il s'intéresse notamment aux combattants des colonies qui ont rejoint le Vietminh, se penche sur l'histoire des tirailleurs valorisés par la France pour leur habileté au combat mais dénigrés pour leur couleur de peau. « Je ne suis français que quand ils ont besoin de corps pour arrêter les balles. Le reste du temps, je suis noir », dit l'un des personnages du film. Son travail est aussi celui d'une

réflexion autour de l'impact de l'entreprise coloniale sur nos sociétés, et la façon dont les artistes peuvent réfléchir à des « modèles de décolonialité » selon les mots de la fondatrice du centre Raw, Koyo Kouoh. Le film, né des rencontres avec la communauté sénégalo-vietnamienne à Dakar, a été produit par ce centre dont l'objectif est de « créer des ponts entre la pratique artistique et la transmission de savoirs », 11

Préface du livre CONTINENTAL SAIGON par **Olivier Frébourg**.

L'autel des ancêtres

On débarquait à Saïgon. Ce n'était pas la capitale de la Cochinchine ni le poumon économique du Viet Nam. C'était une ville-empire. Une cité-monde. Une Atlantide. Une jungle. On y avançait entouré par des arbres géants, des dieux tutélaires, des lianes puissantes et, soudain, un puits de lumière nous écrasait comme une apparition. Quelle chaleur ! Quelle humidité ! ...

... Il fallait bien s'arrimer quelque part puisque le mole des Messageries Maritimes était désaffecté. On s'ançrait au *Continental*. Un hôtel ? Quelle plaisanterie ! Le *Continental* est un paquebot, un navire fou solidement amarré à l'Opéra de Saïgon, cette pièce montée crémeuse. Il suffit d'y prendre ses quartiers pour soulever la tempête de l'imaginaire, s'allonger sur un lit trop grand dans sa chambre de bois noir pour s'asiatiquer en moins d'une nuit peuplée d'apparitions, de charges de cavaleries. Le *Continental* ressemble au col des nuages. On y imagine, superposant les époques comme les étages de ce parallélépipède, Jean Larteguy descendre le grand escalier, Graham Greene respirer l'atmosphère, Lucien Bodard tapant sur sa machine à écrire, pareille à un piano, Schoendoerffer avec sa camera. Mais aussi Michael Herr, l'auteur de *Putain de mort*, Sean Flynn, le fils d'Errol, Dana Stone, son inséparable binôme jusque dans la mort, au faux air de John Lennon, qui dégustait ses oeufs au plat au restaurant de l'hôtel, la *Dolce Vita*. Et Jean-Claude Pomonti du *Monde*, l'auteur d'un *Vietnamien bien tranquille*, parler avec Philippe Franchir, le propriétaire.



Dans le hall de l'hôtel sur un pilier central est encadré l'article de l'ancien correspondant du *Monde* en Asie du Sud-Est où il raconte la répartition des chambres quand le *Continental* ressemblait à une agence de presse : les journalistes du *Times* au premier étage, ceux de *Newsweek* au deuxième. On le relit tel un rite. Comme on se recueille chaque matin dans le jardin à l'ombre des frangipaniers, cet « otium » vietnamien à l'écart de la folie de la ville. Le *Continental* est aujourd'hui apaisé. On y marche à pas feutre afin de ne pas réveiller tous les ancêtres, nos compagnons secrets. On y descend avec un mélange de respect et d'admiration comme on s'incline à Saïgon devant la galerie de photographes tués en reportage au musée des souvenirs de guerre. On rentre à la maison.

Certes on pourrait résumer l'histoire de Saïgon au xx^e siècle à travers l'épopée du *Continental*. L'hôtel en est à la fois le précipité, le sismographe et le coffre-fort. Tous les événements politiques, militaires mais aussi financiers, sociaux rebondirent sur sa fameuse terrasse et résonnèrent entre ses murs. Mathieu Franchini, le père de Philippe, est l'un des personnages de la trilogie indochinoise de

Lucien Bodard. Il est né en 1900 à Ajaccio et sa vie symbolise l'aventure de la diaspora corse en Indochine. L'Île de Beauté était trop pauvre pour y nourrir ses enfants. Toute une flopée s'exila via Marseille pour l'au-de-là de Suez et la terre d'Indochine. ...

... La singulière solitude du sang-mêlé mais aussi les inégalités sociales entre Français et Vietnamiens sont les lignes de fracture qui parcourent ce récit à fleur de peau, autopsie d'un état civil ou les divinités du soleil qui manient le coup de bambou regardent la lune saturnienne.

L'épopée du *Continental*, l'un des hôtels les plus mythiques du monde, n'est donc que la façade de ce livre. Il y a certes Saïgon, sorte d'avant-scène de music-hall mais aussi le delta nourricier du Mékong, et particulièrement une île à côté de Mytho, Ngu Hiep : « Le réceptacle de mes rêves fut une île, écrit Philippe Franchini [...]. Elle est associée dans mon esprit à l'eau, celle du fleuve qui charrie l'or des alluvions, celle qui tombe plusieurs mois de l'année durant, et transforme le Viet Nam en un univers de jade habité de rêve d'amour, de démons indomptables. »

on l'une de ses plus belles escales. Avant de le lire, n'oubliez pas d'accrocher à la poignée de votre chambre l'affichette « Do not disturb ».

Olivier Frébourg.

Le continental, un hôtel mythique

Extraits



...Un de mes grands bonheurs à Mytho était les repas, pris autour de grandes tables ou sur

les bat-flanc. En dépit des règles très strictes qui en régissaient l'ordonnance, il s'en dégagait une atmosphère de naturel et de simplicité que j'aimais. Je savais que je ne devais parler à mes grands-parents qu'en joignant respectueusement les mains sur ma poitrine et commencer toutes mes phrases par « *Bam Ong ngoai, Bam Ba Ngoai* », « Respectueusement grand-père du dehors (maternel), respectueusement à grand-mère du dehors (maternelle) », qu'il fallait pour aborder un repas attendre le chef de

familles, laisser aux parents les meilleurs morceaux et ne pas vider les plats, mais dans la pratique, une fois lancé le premier coup de baguette de mes grands-parents, la plus grande détente régnait parmi les convives. Si personne ne parlait, c'était simplement parce que les convenances obligeaient les hommes plus encore que les femmes à finir rapidement les repas. Comme le dit le proverbe, " l'homme mange comme un tigre, la femme comme un chat"...



... Mais comment la race hybride aurait-elle pu vivre dans cette ville ? Une ville divisée en directeurs de sociétés et petits Blancs, sous-officiers de la coloniale, Pondichériens, Indiens des Comptoirs ? Pouvait-on imaginer le comte de Beaumont, « le grand patron des Terres rouges » mêlé aux

... Pour les femmes venues d'Europe de se demander comment ces hommes blancs pouvaient éprouver le moindre goût pour ces petites *nha qué* à la démarche dandinante, au nez aplati et au corps sans formes. Des esclaves dociles, prêtes sans doute à accepter ce qu'aucune femme européenne ne pourrait jamais admettre d'un mari. Plus difficile encore était la présence des métisses. Là, le mépris se doublait de haine. Plus belles - la démarche longue de

l'Européenne était assouplie par la nonchalance de l'Asiatique, la peau blanche s'était faite lisse comme l'ivoire, le regard soumis de l'Annamite s'était relevé d'un rien de liberté - les métisses étaient taxées de « briseuses de ménages avides d'argent et de situation sociale. On leur reprochait d'avoir pris tous les défauts de la race annamite, le goût du jeu, des intrigues, de l'argent, du sexe. Pour elles, ces imbéciles de Français dépensaient des fortunes...

adjudants de la coloniale ? A chacun sa place, à chacun son salaire. Les demi-Français, à travail égal, ne recevaient pas le même salaire que les Français de France. A chacun son club : pour les petits Blancs, la Boule gauloise ou le Cercle des sous-officiers, pour les patrons le Cercle sportif et le

Continental ou, paradoxalement, des Vietnamiens comme mon oncle Duc ou le journaliste Nguyen Phan Long, un ami de mon père, risquaient moins le mépris et l'arrogance des petits Blancs et de leurs épouses que sur le quai d'une gare ou dans les couloirs d'une administration.



Une seule communauté échappait souvent à ce snobisme ambiant : celle des Corses. Les compatriotes de mon père avaient

débarqué nombreux à Saigon. Du magistrat à l'agent de police, du planteur à l'ancien militaire reconverti dans l'hôtellerie, de l'administrateur au patron de bordel, on les retrouvait occupant les fonctions les plus diverses. Ils ne formaient pas à proprement parler une mafia, mais une communauté, différente des autres, unie dans un fort sentiment de solidarité qu'alimentaient les souvenirs du village corse, un sens pragmatique certain, et surtout la

conscience de leur statut d'étrangers par rapport aux continentaux, qu'ils tenaient en général à l'écart de leurs affaires personnelles. Ce qui expliquait sans doute leur refus de partager le mépris qu'avaient les autres Européens pour les *encongaiés* et pourquoi tant de Corses s'étaient mariés à des Vietnamiennes renonçant, en dépit de leurs attaches au pays natal, à bouger d'Indochine. Napoleon avait bien épousé une Autrichienne !

Le continental, un hôtel mythique

Le massacre de la cité Hérault.

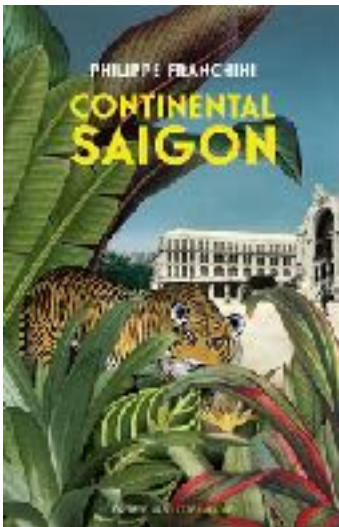
Tout alla si vite ce 25 septembre 1945 que les troupes britanniques et les soldats du 1^{er} R.I.C., à peine ou pas encore armes, n'eurent pas le temps d'intervenir. En quelques heures, la cité Hérault qu'occupaient dans le quartier de Tan Dinh des familles de petits Blancs et d'Eurasiens, fonctionnaires ou employés modestes pour la plupart, fut investie, saccagée et pillée, ses habitants enlevés ou massacrés. Sur 300, on n'en

retrouva que la moitié et les récits des rescapés firent dresser les cheveux d'horreur. Quand on retrouva les cadavres des suppliciés on découvrit avec effroi jusqu'où la haine raciale pouvait conduire les hommes. A Saigon on ignorait tout encore des crimes allemands perpétrés dans les camps de concentration, et on avait oublié ceux qui dans le passé avaient ensanglanté l'histoire de l'humanité : la colonie française fut assommée de stupeur. C'était à qui rappellerait la sauvagerie sadique que

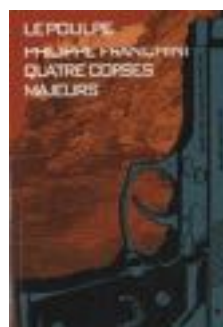
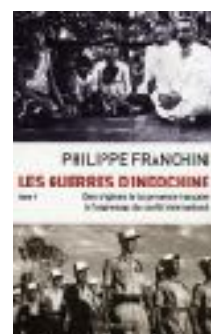
l'on prêtait aux Asiatiques en général.

Pour les métis ce fut pire. Le massacre de la Cite Hérault était là pour leur démontrer qu'au regard des Vietnamiens ils étaient le symbole de quelque péché originel, les témoins et les preuves tangibles des relations sexuelles coupables entre la race blanche et la race jaune, les produits de péchés contre nature. En un horrible raccourci on retrouvait la preuve sur les cadavres châtrés de certains Français...

Le récit de ces atrocités fut pour moi insoutenable. Elles allaient au-là de la simple horreur physique ou morale. Elles mettaient en cause le principe même de mon existence de métis. De ce jour, je ne songeais qu'à partir. Je ne savais où mais sûrement loin, très loin.



Symbole et miroir de l'histoire de l'Indochine, l'hôtel Continental fut le point d'ancrage de tous les aventuriers, les rêveurs et les ambitieux. Son salon, sa terrasse bruissaient des intrigues et des illusions tissées par ces hommes qui ont cédé aux charmes de l'Extrême-Orient, ses promesses de fortune, le parfum du pastis et des tamaris, la fumée brune de l'opium puis celle des canons. À travers l'histoire de la famille Franchini - un père corse propriétaire du fameux hôtel et une mère vietnamienne - c'est tout le Saigon des années 1930 à 1970 qui ressurgit : la vie quotidienne des Vietnamiens, la tragédie du métissage, le crépuscule du "règne des Blancs", la prospérité et les désillusions, la corruption et le sang. Poste d'observation des personnalités militaires et politiques, journalistes, écrivains et cinéastes, le Continental est un lieu d'envoûtement par lequel sont passés Segalen, Dorgelès, Malraux, Mayréna, Bodard, Graham Greene, Schoendoerffer ou encore Chancel. Récit poignant d'un témoin privilégié de l'Histoire et de ses coulisses, de l'Indochine française à la guerre du Vietnam, Continental Saigon est un livre devenu mythique. Depuis sa première publication en 1976, il incarne autant les fantasmes de cette luxuriante et mystérieuse Indochine que le rêve colonial brisé.



Quand on parlait corses à Saïgon

Dominique Lanzalavi



A l'aide des témoignages des petits-fils de ces anciens d'Indochine, mais aussi d'historiens, les auteurs parviennent à restituer une passionnante fresque longue de près de cent ans. Dès le début, la Corse n'est pas loin, lorsque la conquête de cette colonie couvrant le Laos, le Cambodge et le Vietnam actuels s'opère au beau milieu du XIXe siècle, sous Napoléon III.

« Nous avons cherché des personnes qui, à travers leurs récits, étaient susceptibles de renvoyer à cette sociologie, observe Dominique Lanzalavi. La plupart des candidats au départ étaient de condition modeste. Très peu ont voyagé en première classe sur le bateau qui les a conduits en Indochine... Mais, sur place, il y avait des occasions à saisir. »

Au milieu des immeubles qui poussent un peu partout, des vestiges de ce passé colonial demeurent en place dans la ville qui s'appelait autrefois Saïgon. Nombre d'entre eux comme des hôtels, des commerces ou des plantations d'hévéa ont appartenu aux membres d'une communauté à part qui a tenu un rôle fondamental dans cette histoire : les Corses. Ils ont été présents en Indochine dès le début de la colonisation à la fin du XIXe siècle. Arrivés par vagues successives, ils ont fini par devenir des acteurs majeurs de la colonie française et tenir des postes clés comme maire de Saïgon ou gouverneur de l'Indochine.

A l'aide de nombreux témoignages d'acteurs de cette histoire et de descendants de colons insulaires, mais aussi de vietnamiens interviewés sur place, ce film croise les regards

et les époques afin de retracer l'épopée méconnue des Corses en Indochine.

Poussés par la misère qui frappe leur île, ses lointains cousins affluent. En nombre. Sur ce territoire de tous les possibles, certains connaîtront des succès fulgurants. Ils sont fonctionnaires, militaires, négociants, hôteliers ou propriétaires de plantations d'hévéa – le fameux arbre à caoutchouc. Philippe Ortoli, Bernard Bonacorsi, Robert Tardy et Charles Bariani racontent cette histoire-là. C'est une empreinte

profonde. Dans de nombreuses familles, elle prend la forme de récits, de photos jaunies, voire d'éléments de mobilier trônant dans les pièces de bâtisses de village ou d'appartements en ville. Une empreinte encore teintée de certains

tabous, aussi. Dominique Lanzalavi l'a touchée du doigt en réalisant son dernier documentaire consacré à la « perle de l'Empire », cette Indochine lointaine qui devint patrie pour tant de Corses. C'était alors l'époque des colonies... Avec ses fastes, son opulence, sa douceur de vivre. Mais aussi sa dureté, l'exploitation des ressources et de la force de travail indigènes. Une dualité que l'on retrouve dans « Quand on parlait corse à Saïgon », film coécrit avec Emmanuel Bernabeu-Casanova.



Le documentaire évoque également l'éloignement. Des lettres renvoient à un certain mal du pays. Prouvent, aussi, que les familles étaient parfois mises à rude épreuve. Des maris sont venus seuls, abandonnant derrière eux femmes et enfants. D'autres sont arrivés en compagnie des leurs, mais leurs affectations aux confins de la colonie les a obligés à les laisser à Saïgon. Une ville où les tentations sont d'ailleurs nombreuses. Le jeu, l'opium... Le milieu corso-marseillais ne sera d'ailleurs pas insensible à ce terrain fertile. Autre terrain que balaie la caméra de Dominique Lanzalavi : celui des unions mixtes, plus souvent clandestines qu'officielles. Les métis sont toujours là pour montrer combien l'Indochine a fini par devenir une part de l'ADN corse. Car, il a bien fallu prendre le chemin du retour, que ce soit au lendemain de Diên Biên Phu ou en 1975, lorsque les communistes sont entrés à Saïgon.

Auteur de BD: Clément Baloup



Clément Baloup est né d'une mère française et d'un père vietnamien installé en France. L'Asie représente un thème majeur dans ses œuvres et il a

réalisé plusieurs récits sur les migrants issus de ce continent, comme *Mémoires de Viet Kieu*. Le premier volume, *Quitter Saïgon*, portant sur « l'exil des Vietnamiens de France », a reçu plusieurs distinctions. Pour le second volume, *Little Saigon*, il a reçu le soutien de l'association Cultures France pour mener un reportage aux États-Unis et recueillir des témoignages d'exilés. Toujours sur ce thème, il publie en 2012 avec

Mathieu Jiro *La concubine rouge*, une fiction d'après une trame historique et dont l'action se déroule en [Indochine française](#).

En 2014 paraissent deux ouvrages aux styles très différents : d'une part, *Le Vaurien*, « une épopée complètement loufoque » et d'autre part, *Le ventre de la hyène*, qui se déroule en [Afrique subsaharienne](#) et à Marseille et aborde le thème des [enfants-soldats](#), récit.

Bandes dessinées et romans graphiques

- *Un automne à Hanoi* (Éditeur. [La Boîte à bulles](#)), 2004¹¹
- *Quitter Saïgon, mémoires de Viet Kieu tome 1* (Éditeur. La Boîte à bulles)
- *Little Saigon, mémoires de Viet Kieu tome 2* (Éditeur. La Boîte à bulles)
- *La vie en rouge* (avec [Domas](#) ; Éditeur. La Boîte à bulles)
- *Le chemin de Tuan* (avec Mathieu Jiro ; [Éditions du Seuil](#))
- *Le choix de Hai* (avec Mathieu Jiro ; [Éditions du Seuil](#))
- *Diabes sucrés* (avec Mathieu Jiro ; Éditeur. [Gallimard](#))
- *La concubine rouge* (avec Mathieu Jiro ; Éditeur. Gallimard)
- *Le club du suicide, d'après R.L.Stevenson* (avec Eddy Vaccaro ; Éditeur. [Soleil Productions](#))
- *Le vaurien* (Éditeur. [La Boîte à bulles](#))
- *Le ventre de la hyène* (avec Christophe Alliel ; Éditeur. Le Lombard)
- *Les mariées de Taïwan, mémoires de Viêt Kieu tome 3* (Éditeur. La boîte à bulles)
- *Cyclone* (avec Marion MOUSSE ; éditeur Sarbacane)



Auteur de BD: Marcelino Truong



Marcelino Truong,

né d'un père vietnamien et d'une mère française, passe son enfance aux États-Unis, au Vietnam et en Grande-Bretagne. De 1960 à 1964, il vit à Saïgon, dans une ville pleine de vie malgré la guerre qui menaçait, avec la crainte permanente des attentats à la bombe. Sa famille s'installe ensuite à Londres où son père est diplomate à l'ambassade du Sud Viêt Nam. Puis il poursuit sa scolarité en France, ayant pris la nationalité du pays de sa mère. Diplômé de Sciences-Po Paris et agrégé d'anglais, il quitte

l'enseignement et commence sa vie d'artiste en 1983. « J'ai appris sur le tard et sur le tas. Il m'a bien fallu quinze à vingt ans pour trouver mon style, proche du « réalisme poétique ». Après avoir navigué entre la ligne claire de Floc'h et le trait de Loustal, j'y suis arrivé en passant à la gouache et à la couleur directe. » Les ambiances et décors orientaux, sources très inspirantes pour Marcelino Truong, lui permettent de dessiner son Vietnam personnel, mélange de souvenirs, d'histoire, de rêves et d'imagination.

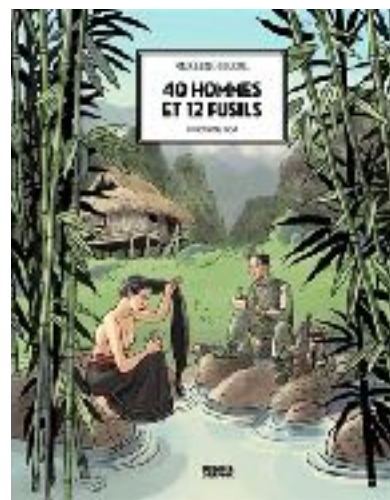
Il est l'auteur de nombreuses couvertures de livres sur le Vietnam aux éditions de l'Aube, Le Dilettante, Actes Sud et Plon, ainsi que des couvertures de plusieurs romans de l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt, en France, ainsi qu'à l'étranger. On le voit régulièrement dans les pages de Libération, du Figaro littéraire et des magazines Senso, Elle, XXI. Toujours se retrouve chez lui la fascination pour l'Asie. En 1995, l'ouvrage qu'il a illustré, écrit par Franck Pavloff, dans la collection « J'accuse...! » aux

éditions Syros : *Enfants prostitués en Asie*, est lauréat du Non Fiction Young Adults, à la Foire du livre de jeunesse de Bologne (Italie).

En 2012, il publie un roman graphique, *Une si jolie petite guerre*, sur son enfance à Saïgon dans les années soixante. Trois ans plus tard, il donne une suite à cet album, *Give peace à chance*, qui raconte la vie de sa famille en Europe pendant la guerre du Viêt Nam.

La revue Griffon lui a consacré un dossier en 2005.

Wikipedia



Alix Aymé : la rencontre de l'Orient

Par Carine Chichereau : Peintresses en France: Diacritik.com



Alix Hava est née à Marseille, le 21 mars 1894. En 1919, George Desvallières et son ami Maurice Denis fondent les Ateliers d'art sacré. Les deux artistes ont chacun perdu un fils au front, ce qui les a profondément marqués, et ils sont en quête de spiritualité. L'un des buts de ces Ateliers consiste à rénover des églises

dévastées par la guerre. C'est grâce à Georges Desvallières qu'Alix Aymé rencontre Maurice Denis et commence à travailler à ses côtés, et qui aura une influence déterminante sur sa pratique artistique durant toute sa vie, même si elle parviendra à trouver sa propre voie.

On voit ici que ses préjugés de départ commencent à s'atténuer, qu'elle sait s'adapter aux conditions de vie locales sans se plaindre, et que déjà apparaissent les constantes qui marqueront sa vie artistique : une très grande curiosité, une ouverture vers de nouvelles pratiques, et enfin la difficulté constante pour elle à accepter en tant que peintresse et des commandes officielles.



La laque est un art qui existe en Asie depuis le néolithique, principalement en Chine et au Japon, et qui s'est répandu ensuite dans toute l'Asie du sud-est. C'est en effet un matériau extrêmement solide, qui au départ fut utilisé pour préserver et consolider certains objets. Avec le temps, elle a été élevée au rang d'art. À



l'origine, il s'agit d'un matériau naturel, la résine d'un arbre appelé laquier, qui en séchant noircit, devient très résistante et présente un brillant plein d'éclat. Les laques sont réalisés en passant différentes couches de ce vernis, jusqu'à dix-huit

chez les Chinois, auxquels on ajoute certains pigments ou des incrustations de nacre, et qu'on ponce entre chaque application. Alix Aymé, après avoir appris la technique extrêmement complexe et raffinée de la laque auprès d'un maître, au Japon, quelques années plus tôt, y introduit la feuille d'or et d'argent, mais aussi la coquille d'œuf pour obtenir des tons de blanc. À l'époque, la technique de la laque est tombée en désuétude au Vietnam, aussi faut-il former de nouveaux élèves à cet art ancestral.



Hélas, la lutte pour la reconnaissance n'était pas terminée, puisqu'avec la fin de l'expérience coloniale un voile d'oubli et d'opprobre s'est abattu sur les artistes qui avaient participé à la colonisation. Certes Alix Aymé était arrivée en Asie pétrie des préjugés de son époque, où ne l'oublions pas on exposait encore les peuples colonisés dans des « zoos humains ». Mais ce qui est remarquable chez cette femme, c'est qu'avec le temps, elle a



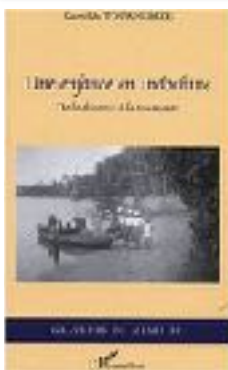
réussi à s'affranchir peu à peu de ces préjugés, non seulement en s'inscrivant dans la culture artistique des lieux où elle vivait, mais en la transmettant à son tour à ses élèves, à ses admirateurs et admiratrices, et jusqu'en France où elle a rapporté ces techniques de

création. Par ailleurs, elle a su représenter les populations locales au milieu desquelles elle vivait avec sincérité et beauté, fidèle en cela aux enseignements de Maurice Denis. Les peintures murales qu'elle a laissées dans le palais de Luang Prabang ont été récemment restaurées et demeurent préservées. Elles témoignent aujourd'hui encore de la grandeur et de la beauté du Laos, vu à travers les yeux de cette

Occidentale qui finit par tomber amoureuse de ce pays. Récemment redécouverte au Japon et aux États-Unis, il faut aujourd'hui réhabiliter Alix Aymé, qui a toute sa place parmi les grands artistes du XXe siècle.

Merci à Christine Dieu pour la découverte

Indochine: des livres et des souvenirs



A la fois souvenirs et témoignage, Une enfance en Indochine raconte la vie d'une petite Française en Annam (Centre Vietnam) de 1937 à 1946. Ce récit, écrit d'une main à la fois élégante et précise, présente la vie quotidienne d'une famille semblable à bien des familles européennes installées là-bas avant que la Guerre ne vienne définitivement mettre fin à cette douceur de vivre et défigurer un cadre naturel magnifique. Avec une émotion discrète et contenue l'auteur montre comment les conflits, qui

devaient pousser le Vietnam sur le devant de la scène mondiale, ont bouleversé la vie de sa famille, entraînant la séparation de ses membres et surtout la mort d'un frère, jeune militaire. Tous ceux qui sont nés là-bas ou qui y ont vécu - civils ou militaires -, ceux qui s'intéressent à ce pays et à son histoire ou simplement ceux qui l'ont découvert à l'occasion d'un voyage seront sensibles au charme de ce petit livre vibrant de souvenirs personnels d'une Indochine à jamais révolue.

Jean-Michel Rocard.



Indochine, au bout de l'enfance de Jean Rey

« Dans le calme de son village provençal, mon père n'est jamais revenu de sa lointaine Asie et vécut jusqu'à sa mort dans une sorte d'exil.

Parti accompagner son frère dans le Tonkin du XXe siècle débutant, il eut une vie d'aventures où s'entremêlent les moments heureux et les heures tragiques. Aux baignades prises à l'heure mauve du jour finissant, face à la baie d'Along, à la douce quiétude du petit village de Yen Lap, endormi sous les hauts bambous toujours verts, succèdent les temps tragiques d'une embuscade menée par des pirates

– où mon père sera sérieusement touché – et la grande tragédie de l'invasion japonaise

liée à la guerre. Je nais alors à Hon-gay, dans ce paysage majestueux de la baie d'Along, où je ne retournerai qu'en 1979. Dans un trouble profond, j'écoute alors cette musique inépuisable et fascinante de la jungle, espérant un lien magique entre l'univers de mon enfance et celui de ma mémoire. Mais aucun signe, aucune voix ne viennent éclairer mon désarroi. Que sont devenus les amis d'enfance ? où sont les tigres que chassait mon père ? qu'est devenue notre maison qui dominait la baie et ses rochers triomphant ? C'est à travers les lettres, les photos, les écrits de mes parents et mes propres voyages que je reconstitue peu à peu le puzzle de mon enfance indochinoise. »



Un long courrier indochinois. Toute une vie de voyage Alexandra Dauplay-Langlois

« Enfant solitaire, je jouais sagement sur la moquette bleu foncé de ma chambre qui donnait sur le théâtre Hébertot à Paris lorsque tu me remis deux boîtes en fer rectangulaires, bleutées et rouillées. Elles contenaient des lettres de ton enfance passée en France et en Extrême-Orient.

Ce fut mon premier rendez-vous avec tes courriers, témoins de tes exils successifs. Ta mère, ma grand-mère, était une Vietnamiennne de la haute société de Cochinchine. Ton père, lui, était métis franco-laotien.

Longtemps, j'ai ressenti la différence dont je portais moi aussi les signes. Elle pesait à travers la mise à l'écart par des mots et des expressions entendues, rapportées ici ou là. Enfant typée, j'étais pour certains la petite Chinoise et il me fallait l'assumer.

Tu avais été cet Indochinois aux yeux bridés, contraint d'avoir abandonné une vie

confortable et aisée pour des ailleurs remplis d'incertitudes. L'adaptation et les nouveaux départs rythmèrent ainsi ta vie.

Après ta disparition, une multitude d'autres lettres furent retrouvées. Ces lettres, inattendues, parlent d'elles-mêmes. Elles m'ont pourtant amenée à ajouter ma propre voix, mes propres mots, comme un écho à ton histoire, imaginant ce long récit dont tu es devenu le personnage principal, à ton insu. Il y est question de déracinement, le tien en l'occurrence, qui se raconte à travers l'ordinaire d'un quotidien rempli de priorités concrètes et de petites victoires infimes.

L'histoire débute en 1939, dans la ville florissante de Saïgon, jadis surnommée la perle de l'Extrême-Orient ; un jeune couple élégant et fortuné prend la pose. La belle Vietnamiennne tient dans ses bras son premier bébé aux yeux bridés : mon père, Serge. »

Récit d'une enfance en Indochine...Indochine, 1931



Qui se glisse dans les hautes herbes à l'heure de la sieste ? Paule, huit ans, est la seule à l'avoir compris. C'est le Tigre. Il vient pour elle. Parviendra t- elle à l'approcher ? Enfermée dans le jardin

avec son frère et ses soeurs, Paule n'a qu'une seule échappatoire : l'imagination. Jusqu'à ce jour où la réalité s'introduit chez eux pour tout casser en mille morceaux...

Black Indians : enjeu d'un métissage



L'histoire commune entre afro-américains et Indiens d'Amérique commence dès la fin du XVII^{ème} siècle lorsque les esclaves réfugiés au sud, dont une majorité issue du peuple Gullah, établissent leurs propres colonies basées sur la culture du riz et du maïs et se rangent aux côtés des Amérindiens s'échappant à la même époque de Floride.(1). Dans son ouvrage « Les Amériques noires » (2), Roger Bastide note que les métissages débutent dès les premiers contacts. Creeks et Cherokee accueillent les

esclaves enfuis par centaines. Nombre d'images d'archives témoignent des liens qui se nouent alors; membres des deux communautés adoptent, fondent des familles, partagent des modes de vie, des coutumes et des usages. En effet, le peuple Gullah avait préservé une bonne part de leur mode de vie et de leur héritage linguistique et culturel africains. Quant aux Amérindiens, ils trouvèrent en eux des alliés efficaces. Reste que certains autochtones ont également réduit des Noirs en esclavage.



Mardi gras Indiens © C. de Fréger

Mytho Media © 2017 © Danièle S. Millet

Exposition-Far West

Black Indians

Un film de Jo Béranger, Hughes Poulain et Édith Patrouilleau. France, 2018, 91 minutes.

Au temps de l'esclavage, les bayous de la Louisiane offraient un lieu d'évasion possible pour les fugitifs. Là, il arrivait que ces derniers soient accueillis par des membres des Premières Nations de la Louisiane et trouvent refuge dans ces communautés. Certains y sont restés toute leur vie, adoptant de grands pans de la culture amérindienne. La Nouvelle-Orléans a une longue histoire de tensions raciales et de métissages improbables. Le Mardi gras autochtone, qui se déploie chaque année dans ses quartiers, en est une manifestation étonnante. Ce défilé, qui se déroule en marge du Mardi gras officiel, autrefois réservé aux Blancs, se perpétue depuis quatre générations de Noirs autochtones.

Black far west : un film de Cécile Denjean



Vérité effacée

Comment revenir sur plus d'un siècle de falsification politique de nos imaginaires ? Cécile Denjean s'appuie sur les travaux d'historiens et de nombreuses archives – le daguerréotype arriva aux États-Unis dès les années 1840, la conquête du Far West comme la guerre de Sécession figurant parmi les premiers événements historiques largement documentés – pour rétablir une vérité effacée des mémoires collectives. La lumière que jette le travail de la documentariste sur cette période passionnante éclaire d'un jour nouveau et surprenant les zones d'ombre de l'histoire américaine. Ce dessillement

bienvenu ne fait pas pour autant l'impasse sur les premiers grands protagonistes de cette période sanglante de la domination blanche : les Amérindiens, dont l'histoire s'intrique étroitement avec celle des Afro-Américains.